

**LUCIEN SUEL**

Mort d'un  
jardinier

Roman

**LA TABLE RONDE**



MORT  
D'UN JARDINIER

## DU MÊME AUTEUR

### AUX ÉDITIONS DU DERNIER TÉLÉGRAMME

*Nous ne sommes pas morts* (avec Hélène Leflaive). Collection Correspondances, 2008.

*Patismit*. Ouvrage trilingue (picard, français, anglais) avec un CD. Collection Échos, 2008.

*Transport visage découvert*. Collection Longs courriers, 2006.

### AUX ÉDITIONS LE MORT-QUI-TROMPE

*Sombre Ducasse*. Collection Agent Orange, 2007.

### AUX ÉDITIONS PIERRE MAINARD

*Un trou dans le monde*, 2006.

*Têtes de porcs, moues de veaux* (avec Patrick Roy), 1999.

### AUX ÉDITIONS DU MARAIS DU LIVRE

*Canal Mémoire*, 2004.

*Une simple formalité* (avec Sylvie Granotier), 2001.

*Visions d'un jardin ordinaire* (avec Josiane Suel), 2000.

### CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Morceaux choisis*. Éditions Les Contemporains, 1991.

*Chapelet*. Éditions Ecbolade, 1996.

*La Justification de l'abbé Lemire*. Éditions Mihály, 1998.

*L'Envers du confort*. Voix Éditions, collection Vents contraires, 2001.

*Coupe Carotte*. Éditions Derrière la salle de Bains, 2002.

*Les Terrils : ombre et clarté* (avec Patrick Devresse). Centre historique minier, 2007.

*Photoromans* (avec Patrick Devresse). Husson Éditeur, 2008.

LUCIEN SUEL

MORT  
D'UN JARDINIER

Roman



LA TABLE RONDE  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

[www.editionslatable ronde.fr](http://www.editionslatable ronde.fr)

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2008.  
ISBN 978-2-7103-3092-9.

Extrait de la publication

*À mon amour de longue date.  
Aux enfants.*



*And anyway I told the truth  
And I'm not afraid to die.*

Nick Cave,  
*The Mercy Seat.*





Tu sors de la maison sur la terrasse pavée, tu montes ; l'allée serpente entre les plantes vivaces exposées au sud, tu te baisses un peu, tête penchée pour passer sous la vigne qui traverse le chemin en hauteur et s'enfile ensuite sous la gouttière en pvc, le long du toit de tuiles flamandes rouges, ton regard au niveau du toit effleure la mousse amalgamée en boules vert foncé collées sur quelques tuiles, la base de la cheminée recouverte de taches de lichen, tu sens l'air matinal, vent d'ouest froid qui rougit les oreilles et les brûle, tu descends un peu plus ton bonnet pour bien les recouvrir, tu te racles la gorge, expulses un crachat qui disparaît entre les feuilles des pulmonaires, tu passes près du pommier du Japon, une branche mal taillée t'accroche le bras, se fiche dans la laine de ton vieux pull rouge à col

roulé ; tout à l'heure tu prendras ton sécateur pour tailler dans le vif, tu te bats continuellement contre la nature, tu te bats depuis très longtemps, tu ne sais pas quand la guerre s'arrêtera, tu y penses la nuit à cause du petit coup d'épingle derrière ton front, celui qui t'a réveillé, tu n'as même pas ouvert les yeux, tu savais qu'il faisait encore nuit, inutile d'ouvrir les yeux dans le noir, tu regardes à l'intérieur de ta tête, c'est une douleur vive ultracourte, un coup de pic d'une nanoseconde qui suffit à te rappeler deux amis, à voir leurs visages aux traits tirés, Francis le peintre, Christophe le poète, ils ne visiteront plus ton jardin ; un soir de printemps Christophe fumait assis dans le jardin, tête levée vers le gros cerisier en fleurs, il t'a dit que toutes ces grosses boules blanches qui se détachaient sur le fond de la nuit étaient des feuilles de papier roulées en boules, les poèmes ratés que tu avais jetés dans la corbeille à papier, tu ne savais pas que ta corbeille à papier était le ciel d'ici, il te reste aussi dans l'oreille l'horrible râle de Francis ; la branche du pommier du Japon bat l'air derrière toi lorsque tu te dégages rageur ; arrivé dans le pré tu te retournes, vois la maison sous toi et en face l'autre versant, le vent t'apporte le bruit qu'y font les cloches des vaches, drôle d'idée d'attacher des

cloches savoyardes à des vaches hollandaises enfermées dans des pâtures protégées de barbelés ou de clôtures électriques, c'est ton ange-lus personnel à toute heure du jour et parfois de la nuit, tu écoutes aussi les feuilles de la plantation de peupliers du voisin qui vibrent dans le vent du couchant et la lumière du levant, tu continues te voilà devant le portillon du potager à soulever le loquet, tu es satisfait, les lapins ne viennent plus croquer les feuilles des carottes ou les bourgeons terminaux des choux et des haricots, évidemment ton grillage de cinquante centimètres de haut n'offre aucune dissuasion contre les pirates venus du ciel, énormes pigeons ramiers dont les ailes claquent comme des coups de fusil dans le tilleul d'en face, ils t'ont entendu arriver, connaissent tes habitudes, ton tour quotidien matinal du jardin, tu avances le long de la cabane à outils dans l'allée recouverte d'herbes mouillées graminées mercuriales mouillant le bas de ton pantalon déjà boueux, tu avances jusqu'au tas de fumier compost à tout faire, tu te soulages en arrosant la dernière livraison de marc de café coquilles d'œufs épluchures de pommes de terre, ton regard scanne le jardin immobile, il remonte jusqu'à l'autre barrière qui donne accès au bois, la partie sauvage du terrain, ton regard passe au-

dessus des derniers glaïeuls à moitié fleuris penchés vers la terre, au-dessus des pieds de persil vert-noir, des alignements de betteraves rouges et de carottes ; début d'automne le prunier a déjà perdu ses feuilles, c'est pareil pour les groseilliers, tu aperçois par terre à ta gauche une petite tache rouge, fraise Ostara des quatre saisons que tu dégustes lentement entre langue et palais après l'avoir amputée à l'aide de ton canif de la moitié chipotée par une limace noire, tu en cueilles une autre entière, l'enveloppes dans une feuille de chou, tu la donneras à celle qui dort encore dans la chaleur de la couette ; en longeant la haie de symphorine, tu déchires du nez et des lèvres une toile invisible, tu t'essuies le visage en pestant contre cette araignée, elle aussi recommencera sans jamais avoir entendu parler de Sisyphe ou du poème de Rudyard Kipling, toi tu es entre ton père et ton fils, et bientôt tu ne seras plus qu'un père, l'âge n'y fait rien même si tu commences à te sentir plus vite fatigué.

Tu marches dans l'herbe humide, une brume légère t'enveloppe, la bruine se pose sur ton blouson en jean comme la main légère d'un enfant, un pouillot véloce répète *tsiep tsiep*, caché dans l'un des nombreux frênes qui entourent le jardin, tu ne lèves même pas la tête, tu sais que tu ne le verras pas, trop de feuilles encore sur les arbres, de toutes façons il partira bientôt, toi aussi tu partiras, tu y penses de plus en plus souvent, tu baisses la tête vers la terre, une taupe a encore poussé au milieu du jardin entre les artichauts et les carottes ; du pied tu étales la terre fine sur le sol, tu arases la colline, une loche rouge orange rampe entre les scaroles, tu la cloues au sol avec une branchette pointue et l'abandonnes à son sort, tu ramasses les silex remontés du sol par les puissantes pattes de la taupe, tu les jettes dans

l'allée, toute une vie à ramasser les cailloux vomis par la terre, morceaux de calcaire verdissés par la pluie, fragments de silex dont tu te demandes s'ils n'ont pas été serrés dans la poigne d'un homme de Neandertal, tu imagines des limaces grosses comme des dinosaures avalant des fougères de trente mètres de haut, tu laves tes mains boueuses dans une touffe d'herbe mouillée par la rosée, tu les rinces dans une autre touffe, tu continues ta promenade matinale autour du jardin, un voile blanc d'oïdium commence à couvrir les premières feuilles de mâche, la mort en ce jardin, tu ramasses une balle que tu ajouteras à ta collection, dard de métal oxydé qui ne s'enfoncera pas dans la chair humaine, les premiers rayons du soleil percent à travers la brume, passent au-dessus du couvert de frênes, plongent vers le centre du jardin, des mésanges à longue queue virevoltent dans les basses branches du tilleul ; la barrière de métal qui donne accès à ta petite forêt grince sur ses gonds, tu enjambes un pied d'ortie, avances maintenant sous le couvert des branches, tu vas dire quelques mots d'encouragement au petit noyer planté l'an dernier, furtivement caresser l'écorce d'un érable champêtre, tes pieds s'enfoncent dans l'humus de feuilles mortes et d'herbes couchées par la faux pourrissant dans

leur propre jus, un geai braille, éclair bleu ;  
comme une vache tu te frottes le dos au tronc  
lisse d'un frêne, tu es seul dans le bois loin du  
monde des affaires de la finance et de la méca-  
nique, tu respires, tu as beaucoup travaillé, le jardin  
n'existait plus, abandonné depuis des dizaines  
d'années, juste quelques mètres carrés de chien-  
dent de chardons et d'orties cernés par la profu-  
sion des arbustes plantés par les oiseaux, aubépi-  
nes aux longs couteaux pointus pics à glace  
dirigés vers tes yeux, prunelliers encastrés les uns  
dans les autres, églantiers et ronces entortillés  
autour des troncs, dégringolant du ciel, t'enfon-  
çant des épines dans la tête, *ecce homo*, tu t'échi-  
nes tu t'esquintes tu frappes et coupes et creuses  
et arraches et scies et brûles et déchiquettes pen-  
dant des jours et des jours, t'écroulant sur le dos  
dans la terre mise au jour, la sueur ruisselle tra-  
çant des lignes noires dans la poussière qui recou-  
vre ta poitrine, ton cœur cogne ton cœur cogne,  
ta sueur tombe dans la terre sur le corps des four-  
mis, tes muscles sont brûlants, l'adrénaline efface  
tes courbatures ; aujourd'hui tu connais la vie  
cachée des racines, tu vois à travers les couches  
de terre la racine pivotante des aubépines des  
noyers et des frênes, tu sais que les sureaux ont  
des racines chevelures de gorgone amassées en



paquets, chignons merdiques à dénouer, tu sais que le prunellier sauvage se plie à angle droit sous la terre, qu'il change constamment de direction, qu'il développe la même tactique que les rejets des ormes, tu les traques avec le fer de ta bêche, tu sectionnes et mets à nu, tu es le maître, c'est un combat, tu es là pour ce combat, tu transformes la jungle, c'est ta gloire, tu ne peux pas faire autrement même s'il t'arrive de penser à la vanité, *nihil novo sub sole*, c'est ta sueur c'est ton sang, tu nourris la terre, tu aimerais une source dans ton jardin mais l'eau est loin sous quarante mètres de calcaire, tu n'as que l'eau du ciel, attendant la dernière minute pour rentrer à l'abri de la maison, savourant les grosses gouttes de l'orage qui te frappent le crâne, te collent le t-shirt à la peau, rentre ! rentre ! tu ne veux pas attraper la mort, tu redescends, tes pensées se calment comme l'orage s'éloignant, le jardin est beau luisant sous le soleil épanoui, le jardin est en ordre dans l'espace-temps de ta vie, tu descends vers la maison, tu vas vers le premier sourire de la journée, l'odeur de l'amour.

Tu regardes le ciel, jauges force et direction du vent, observant la course des nuages ventrus, l'inclinaison des branches supérieures, tu déroules les manches de ta chemise, enfiles les gants de jardinier, le pouce droit est troué, l'intérieur est doux comme la peau d'un lapin, tu avances d'un pas assuré malgré la douleur dans ton genou droit, ligaments trop sollicités distendus, monter descendre monter descendre, les arbustes épineux déracinés sont couchés sur le champ de bataille depuis plusieurs jours, leurs feuilles se sont racornies, elles bruissent lorsque tu rassembles deux ou trois moignons sous ton aisselle, tu les tires, les entraîne derrière toi comme un cheval de labour, branches balayant les herbes, tu amènes les débris plus haut dans la clairière au milieu des orties, tu empiles les aubépines déra-

cinées mêlées aux jeunes frênes rectilignes, tu dresses dans le ciel la silhouette barbelée d'un grand prunellier que tu rabats brutalement sur le tas hérissé, tu multiplies les allées et venues entre le terrain défriché et le bûcher futur, la sueur ruiselle le long de ton épine dorsale entre le maillot de corps et la peau, tes verres de lunettes se couvrent de buée, tu dois les retirer, tu les poses sur un seau renversé, le vent chassera fumée et flammes de l'autre côté, tu ne veux pas enfumer le voisinage, faire tousser pleurer les vieillards qui habitent la maison d'à côté, tu rassembles un peu de papier, prospectus journaux de petites annonces faire-part de décès brouillons gribouillis d'enfants, tu déchiquettes par-dessus quelques cartons d'emballage ramenés du supermarché, tu préfères utiliser la lampe à souder au gaz pour enflammer le tas, tu as poussé du pied les papiers au milieu des branchages, ça flambe, le vent souffle et toi tu ajoutes de l'huile sur le feu, de l'huile de vidange, tu sais que ce n'est pas très écologique mais tu t'en fous et ça grésille en s'égouttant s'enflammant le long des branches qui se tordent, minces brindilles rouges retombant dans le foyer, additionnant les degrés, fahrenheit 451 à travers les touffes d'orties qui se convulsent dans la morsure, libérant les atomes de carbone hydrogène azote

oxygène, tu te recules, saisis la fourche, râtelant des paquets d'herbes sèches qui fouetteront la combustion, whouchhh les flammes montent et dansent, montent légères, se plient dans le vent, la sève bouillonne, chuinte aux extrémités coupées des arbustes, tu t'exaltes, tournes autour du feu en poussant les branches vers l'œil jaune rouge et blanc du centre, tes yeux coulent dans la fumée blanche, les étincelles jaillissent vers le ciel et retombent en fine pluie noire et grise, de temps en temps une petite flammèche s'éteint sur la peau de ton crâne dégarni, brève odeur de cochon grillé, tu te passes la main sur le cuir chevelu ; une fois de plus la sueur mêlée à la cendre te fait un maquillage de guerre, tu peux maintenant t'arrêter un moment, laisser le feu faire son travail de feu ; jambes croisées, appuyé sur le manche de la fourche, tu regardes, tu vois ton avenir dans les flammes, tu vois aussi ton passé, tu respires l'odeur de l'enfance quand ton père brûlait à la fin de l'automne les fanes de la récolte de pommes de terre, tu sniffes l'encens du souvenir, les battements de ton cœur se calment, ta respiration s'apaise, tu prêtes attention aux différents bruits produits par l'incendie, tu penses à toutes les petites bêtes qui ont été vaporisées brutalement dans le tourbillon de feu, tu connais la profusion

*Ce roman a été écrit en majeure partie lors d'une résidence à la Villa Yourcenar.*

*Cet ouvrage a été réalisé par la*  
**SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT**  
*Mesnil-sur-l'Estrée*  
*pour le compte des Éditions de La Table Ronde*  
*en octobre 2008.*

Dépôt légal : novembre 2008.

N° d'édition : 162016.

N° d'impression : •••••

*Imprimé en France.*